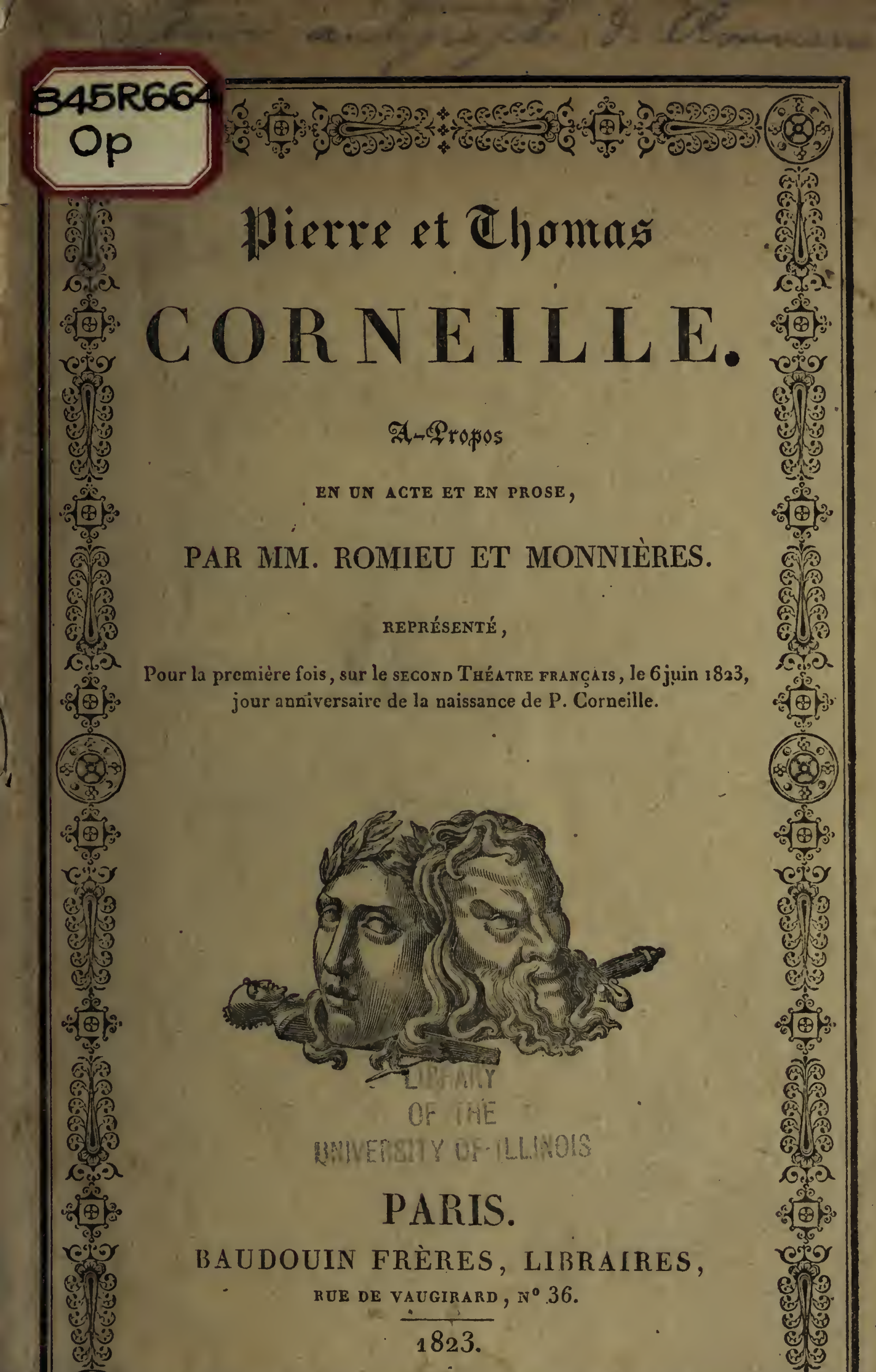


Pierre et Thomas CORNEILLE.

A-Propos

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. ROMIEU ET MONNIÈRES.

REPRÉSENTÉ,

Pour la première fois, sur le SECOND THÉATRE FRANÇAIS, le 6 juin 1823, jour anniversaire de la naissance de P. Corneille.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

1823.

IMPRIMERIE DE J. TASTU.

à Monsieur Gaillard de Mussay
de la part de son très-humble serviteur
= P. Rouvier

PIERRE ET THOMAS
CORNEILLE.

A-Propos en un acte et en prose,

PAR

MM. Romieu et Monnières.

REPRÉSENTÉ,

Pour la première fois, sur le SECOND THÉATRE FRANÇAIS, le 6 juin 1823,
jour anniversaire de la naissance de P. Corneille.



Paris.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.
PONTHIEU, BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1823.

PERSONNAGES.

PIERRE CORNEILLE.	M. Lafargue.
THOMAS CORNEILLE.	M. Samson.
D'ORGEVILLE, leur cousin.	M. Duparai.
FLORIDOR, comédien de l'hôtel de Bourgogne.	M. Thénard.
Mme. P. CORNEILLE.	Mlle. Falcoz.
CATHOS, servante.	Mme. Milen.
La troupe de l'hôtel de Bourgogne.	

La scène se passe à Paris, dans la maison de Corneille, en 1662.

IMPRIMERIE DE J. TASTU, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

PIERRE ET THOMAS

CORNEILLE.

(Le Théâtre représente une chambre ornée d'une bibliothèque et de quelques bustes; Corneille et son frère sont assis chacun à une table, aux deux côtés du Théâtre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE CORNEILLE, THOMAS CORNEILLE.

PIERRE CORNEILLE.

Mon quatrième acte va bien; c'est ainsi que doit parler Sertorius :

.... Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.
La Rome d'Italie aux tyrans est livrée;
Par sa soumission elle est déshonorée.
Sylla commande en maître aux tribuns, aux consuls.

Aux consuls.... Thomas, une rime à consuls.

THOMAS CORNEILLE.

Que dites-vous, mon frère?

CORNEILLE.

Une rime à consuls.

THOMAS.

Ah! pour le coup, mon frère, je vous en félicite : vous ne me direz plus que vous avez renoncé au théâtre ; vous nous préparez sans doute quelque nouvelle tragédie.

CORNEILLE.

Eh non! mon frère, tu sais que je ne fais plus de vers pour la scène.

THOMAS.

A quoi travaillez-vous donc en ce moment?

CORNEILLE.

A ma traduction de l'Imitation.

THOMAS.

C'est trop fort, mon frère, et vous me permettrez de ne pas vous croire. Une rime à *consuls* pour un livre de piété!

CORNEILLE.

C'est par distraction.

THOMAS, à part.

Il ne se doute pas que sa pièce est à moitié apprise.

CORNEILLE.

Mais toi, mon cher Thomas, que rimais-tu en ce moment? quelque tragédie, quelque comédie, Ariane, le Baron d'Albikrac.

THOMAS.

Non, je travaillais à ma traduction des Métamorphoses d'Ovide.

CORNEILLE.

Ovide, esprit faux et brillant!

THOMAS.

Vous le traitez bien mal, mon frère ; j'accorde plus d'estime à votre Lucain que chacun trouve rempli d'exagération et d'obscurité. Mais laissons cela et parlons de matières plus sérieuses.

CORNEILLE.

Qu'as-tu à me dire ?

THOMAS.

Ce que je vous ai déjà dit cent fois : pourquoi avez-vous renoncé au théâtre, vous dont le talent admiré de toute l'Europe a jeté sur notre scène un éclat qui efface celui du théâtre espagnol, où brillent cependant le grand Lopez de Vega et l'illustre Caldéron ? Pourquoi l'auteur du Cid a-t-il cessé d'écrire ?

CORNEILLE.

Pour qui écrirais-je ? pour la cour, pour les gens de lettres ? Le Cid m'a valu l'inimitié du cardinal et la critique de l'Académie.

THOMAS.

Critique honorable, qui a plus servi les intérêts de votre réputation que les éloges de tous vos amis. Le jeune Despréaux ne vient-il pas de dire :

Tout Paris, pour Chimène, a les yeux de Rodrigue.

Arracher un éloge à un satirique !... c'est le plus beau triomphe d'un auteur.

CORNEILLE.

Écrirai-je pour la multitude ? sait-elle juger ? met-elle quelque différence entre mes ouvrages et ceux qui perpétuent sur la scène les farces honteuses de Hardy ?

Sait-elle rendre justice aux beaux ouvrages de notre ami Rotrou, et comprend-elle la distance qui sépare le poëte tragique du fabricant de pièces de théâtre ? Le goût d'ailleurs est si mobile ! le langage mâle et sévère de mes héros contraste trop maintenant avec le ton de galanterie de cette jeunesse brillante qui garnit les loges et le théâtre ; bientôt un rival plus heureux viendra faire les délices du public, et les ingrats m'oublieront. Que n'ai-je suivi tes conseils, ô mon père ! Assis maintenant dans le fauteuil des magistrats, entouré de plaideurs, honoré dans ma province, je vivrais dans l'abondance et sans inquiétude....

THOMAS.

Mais la gloire.....

CORNEILLE.

Oui, la gloire !... trompeuse chimère, qui m'a fait perdre le bonheur. Qui m'assure seulement que son éclat environnera mon nom dans les siècles à venir ?

THOMAS.

Ce qui vous en assure? *le Cid*... *Horace*... *Pompée*... *Héraclius*... *Polyeucte*....

CORNEILLE.

Et ma *Rodogune* !... Mais c'est assez, mon frère. Ne me parle plus de ces succès que je veux oublier.

THOMAS.

Mais si les comédiens.....

CORNEILLE.

Les comédiens, dis-tu? Je ne veux plus rien avoir à démêler avec eux. En vain Floridor, le plus ferme appui

du théâtre, a-t-il tenté d'élever une voix généreuse en faveur de celui qui a tant de fois contribué à leur prospérité : les ingrats m'ont repoussé après la chute de *Pertharite*.

THOMAS.

Pourtant, mon frère, nos ressources sont épuisées; grâce à notre insouciance commune pour les affaires, les nôtres sont entièrement dérangées : nous avons fait des dettes, les créanciers nous tourmentent. Il vous serait si facile....

CORNEILLE.

J'ai prévu cela, et plutôt que de recourir au théâtre, je me suis décidé à écrire à Rouen, au cousin d'Orgeville qui vient chaque semaine à Paris, pour le prier de passer chez moi; je l'attends d'un moment à l'autre.

THOMAS.

Et vous espérez trouver dans sa bourse...

CORNEILLE.

Certainement.

THOMAS.

Depuis quand, mon frère, avez-vous vu qu'un marchand prêtât sans sûreté de l'argent à un poëte? vous connaissez mieux les hommes des siècles passés que ceux du nôtre.

CORNEILLE.

C'est notre parent.

THOMAS.

Notre parent tant qu'il vous plaira; mais ignorez-vous qu'aujourd'hui l'on ne prête à ses parens que lorsqu'on espère en hériter?

CORNEILLE.

Thomas, avec tes dix-neuf ans de moins...

THOMAS.

J'apprécie les hommes mieux que vous.

CORNEILLE.

Tu les juges plus mal... On vient; c'est précisément d'Orgeville.

SCÈNE II.

Les mêmes, D'ORGEVILLE.

D'ORGEVILLE.

Eh bonjour! mes chers cousins. La santé est-elle bonne? Comment va madame Corneille?

CORNEILLE.

Elle se porte bien : vous allez la voir.

D'ORGEVILLE.

Et ta femme, Thomas?

THOMAS.

Bien, elle est aux Andelys.

D'ORGEVILLE.

Et Cathos?

THOMAS.

Très-bien.

D'ORGEVILLE.

Allons, j'en suis aise; chez nous tout le monde est en parfaite santé, sauf notre cousin Arthur qui est mort d'une fièvre putride, et mon filleul qui s'est noyé dans

la Seine. Comment vont les affaires? la poésie, le théâtre?...... Car on parle beaucoup de vous à Rouen. (à Pierre.) Et j'ai entendu lire une de vos pièces chez le greffier du lieutenant civil, qui est un homme de goût. Il a dit en parlant de vous : M. Corneille!..... c'est un garçon d'esprit; il ira loin! Il a dit cela : il ira loin. Quant à toi, Thomas, il assure aussi que tu n'es pas une bête, non plus.

THOMAS.

Ah!... vous le remercierez de ma part.

D'ORGEVILLE.

L'année n'a pas été mauvaise pour moi : mes clous de gérofle et ma muscade sont heureusement venus des Indes; et la vente des cargaisons a été bonne. Je compte acheter cette grande maison qui a appartenu à votre grand-père et que vous avez vendue pour payer les dettes de la succession, dont, par parenthèse, vous n'avez pas encore fait le partage; on est heureux dans le commerce de voir que les avances fructifient.

THOMAS, bas à Pierre.

Faites-lui votre demande, mon frère.

CORNEILLE.

Je ne sais comment m'y prendre, tu devrais t'en charger.

THOMAS.

Je le veux bien, mais j'ai peu d'espérance.

D'ORGEVILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc là tous les deux?

THOMAS.

Nous nous réjouissions de la fortune de notre bon

cousin, et nous étions enchantés de voir que vous rouliez sur l'or et sur l'argent.

D'ORGEVILLE.

Oh, dame oui, on en a.

THOMAS.

Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde : vos avances ont fructifié, il n'en est pas encore ainsi des nôtres.

D'ORGEVILLE.

Quoi! vous faites aussi des avances?

THOMAS.

Oui, mais dont nous ne recueillons pas les fruits tout de suite. Il nous faut attendre quelquefois très-longtemps ; souvent c'est la postérité seule qui nous donne le prix de nos travaux.

D'ORGEVILLE.

La postérité!... Ce n'est pas une maison bien solide.

THOMAS.

Je vais m'expliquer plus clairement ; nous sommes gênés, nous avons besoin d'argent, et nous avons compté sur votre obligeance.

D'ORGEVILLE.

Vous avez compté sur moi?

THOMAS.

Oui, nous vous avons donné la préférence.

D'ORGEVILLE.

Grand merci.

THOMAS.

Nous nous sommes dit : D'Orgeville, notre cousin, le

neveu de notre mère, un homme qui ne sait que faire de son argent, mérite à tous égards que nous lui fournissions l'occasion de nous rendre un service.

D'ORGEVILLE.

C'est très-aimable de votre part; mais à vous parler franchement, je suis marchand et non pas banquier; je me suis imposé la loi de ne prêter d'argent à personne; il faut que chacun fasse son état; les règlemens des corporations sont positifs : un banquier prête, un marchand vend.

THOMAS.

Mais à des cousins.....

D'ORGEVILLE.

Je sens bien cela, mais enfin la gêne où vous vous trouvez n'est qu'une suite de votre entêtement à refuser les états honorables que vous offrait votre famille, pour prendre le métier de poëte; vous êtes justement punis : qu'est-ce qu'un poëte?... un fainéant, un homme inutile à la société, dont les habits sont toujours usés et la bourse toujours vide. Un vieux proverbe l'a dit, et jamais proverbe n'a menti : Un poëte est un gueux, qui vit et meurt gueux.

THOMAS.

Ah! cousin, ne nous injuriez pas, nous n'avons pas dit que les marchands fussent des fripons.

CORNEILLE.

M. d'Orgeville, c'en est trop! vous êtes libre de nous refuser le service que nous vous demandions; mais il ne peut vous être permis d'insulter devant nous l'honorable profession que nous exerçons : vous trouvez qu'un poëte

est inutile à la société! Quand l'avide industrie du marchand va chercher, dans les deux mondes, de quoi satisfaire les jouissances matérielles des hommes, et rend sa patrie tributaire de l'étranger; le poëte, dont les desseins sont plus élevés, et dont l'honorable mission est d'éclairer les peuples et les rois sur leurs devoirs réciproques, travaille pour satisfaire les nobles besoins de l'esprit humain, et, par la puissance de son talent, étend sur toute la terre l'influence de sa patrie.

D'ORGEVILLE.

Allons, cousin, faisons la paix : je n'ai pas voulu vous fâcher; que chacun garde ce qu'il a : vous, vos vers; moi, mes écus. Cependant, quoique je ne puisse pas prêter mon argent, je puis vous procurer celui d'un autre. Cela n'est pas défendu; je vais faire mon possible. Présentez mes respects à vos femmes. Adieu.

SCÈNE III.

THOMAS, PIERRE.

CORNEILLE.

Il part; qu'il s'en aille en paix. Ce diable d'homme aurait fini par me mettre en colère.

THOMAS.

J'ai des amis, tout n'est pas désespéré.

CORNEILLE.

Je m'en retourne à ma consolation ordinaire, le travail.

THOMAS.

Bien, mon frère, bonne verve.... (à part.) C'est au-

jourd'hui que son entêtement finira. *Sertorius* avance, et Floridor est prévenu.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CATHOS.

CATHOS.

Monsieur Thomas......

THOMAS.

Eh bien!

CATHOS.

Voici une lettre qu'un homme tout galonné m'a dit de ne remettre qu'à vous : il attend la réponse.

THOMAS.

Donne.... (Il décachète la lettre.) (à part.) C'est de notre protecteur le surintendant Fouquet : lisons.....

CORNEILLE, travaillant.

Cette rime de consuls m'arrête..... Aux consuls..... aux consuls.....

THOMAS, lisant, à part.

« J'ai l'honneur de prévenir M. Thomas Corneille que, connaissant par M. Bois-Robert l'état de gêne où se trouve son frère, j'ai donné l'ordre à mon trésorier de lui compter deux cents pistoles. (L'excellent ami!) M. Corneille ne peut pas rester plus long-temps éloigné du théâtre. Sa gloire et celle de la France exigent qu'il nous donne un nouveau chef-d'œuvre. Vous m'avez fait savoir qu'il termine une tragédie; les comédiens du roi, qui l'ont lue avec enthousiasme, viendront aujourd'hui,

par mon ordre, rendre hommage au grand Corneille. Je compte sur la sagesse de M. Thomas pour satisfaire à la fois et son illustre frère et son serviteur dévoué

FOUQUET. »

Le généreux ami! on voit bien qu'il n'est pas notre cousin. (à Pierre.) Mon frère, je monte dans ma chambre; je vais sortir pour une affaire pressée : j'espère que notre embarras va finir. Adieu.

CORNEILLE.

Aux consuls.... La rime ne vient pas.

SCÈNE V.

PIERRE CORNEILLE, Mme CORNEILLE.

MADAME CORNEILLE.

Eh bien, mon mari, qu'avez-vous à m'annoncer? Notre cousin a-t-il rempli vos espérances?

CORNEILLE.

Pas encore.

MADAME CORNEILLE.

Quel parti prendre?.... Si vous aviez encore quelque pièce....

CORNEILLE.

Non, je suis toujours décidé à ne pas rentrer au théâtre.

MADAME CORNEILLE.

Ah! mon ami.

CORNEILLE.

Qu'avez-vous?

MADAME CORNEILLE.

Je vous en remercie : écoutez-moi. A vous l'avouer franchement, je n'aurais jamais détourné mon mari d'un art qui a fait sa réputation ; mais puisqu'il y renonce, j'en suis enchantée : je vous aime trop pour n'être pas un peu jalouse.

CORNEILLE.

Que dites-vous, ma femme ?

MADAME CORNEILLE.

Hélas ! oui. Croyez-vous que je n'aie pas maudit cent fois les succès qui vous attiraient sur la scène, les attraits séduisans qui vous y retenaient ?

CORNEILLE.

Ma femme !

MADAME CORNEILLE.

Combien de fois n'ai-je pas contenu mes transports de jalousie en vous voyant accorder votre confiance, votre amitié, votre amour, peut-être, à celles dont le talent rendait avec chaleur l'emportement de Rodogune ou le patriotisme d'Émilie !

CORNEILLE.

Qu'est-ce à dire ? Ajoutez-vous créance à de vains bruits ?

MADAME CORNEILLE.

Combien n'ai-je pas souffert en vous les voyant flatter, encourager, protéger même ! J'avais une trop haute idée de mon époux, pour croire qu'il pût être indifférent à aucune femme.

CORNEILLE.

Ma chère amie, vos vertus ne vous assuraient-elles pas

contre mon inconstance, si j'avais été assez malheureux pour en avoir? Quelle autre femme eût pu vous remplacer dans mon cœur, vous qui n'avez jamais cessé de le remplir des émotions les plus douces. Hélas! pourquoi ne vous ai-je pas rendu le bonheur en échange des heureux jours que je vous dois!

MADAME CORNEILLE.

Le bonheur!... ah! rien ne manque au mien.

CORNEILLE.

En vain vous cherchez à me le persuader; je vois trop l'abîme où je vous entraîne avec moi. Notre confiance nous perd; nos ressources sont épuisées; les amis que nous avions aidés de notre bourse sont presque tous ruinés, il nous faudra partager leur détresse.

MADAME CORNEILLE.

Avec vous, le malheur ne m'effraie pas.

CORNEILLE.

Les femmes que vous avez connues et que votre douleur réjouira, diront, en vous poursuivant de leur pitié: C'est la femme de ce poëte que son talent n'a pu empêcher de tomber dans la misère avec sa famille.

MADAME CORNEILLE.

Un mot d'elles essuiera mes larmes; il faudra bien qu'elles ajoutent: C'est la femme de Corneille!

CORNEILLE.

Ma chère amie!... Mais que nous veut Cathos?

SCENE VI.

CORNEILLE, MADAME CORNEILLE, CATHOS.

CATHOS.

Ah! Monsieur, Madame...

MADAME CORNEILLE.

Qu'est-ce donc?

CORNEILLE.

Qu'y a-t-il?

CATHOS.

Ils sont là.

CORNEILLE.

Qui?

CATHOS.

Du moins, ça m'en a tout l'air.

MADAME CORNEILLE.

Encore une fois, de qui veux-tu parler?

CATHOS.

De ces vilaines gens dont vous avez si peur.

CORNEILLE.

Les huissiers?

CATHOS.

Ah, ma fin' oui, monsieur. Figurez-vous qu'il y a dans la cour une douzaine d'hommes la plupart vêtus de noir; et il en arrivait encore d'autres, quand je suis accourue pour vous avertir.

MADAME CORNEILLE.

Grand Dieu ! que faire ?

CORNEILLE.

Je vais regarder par la fenêtre.

CATHOS.

N'y boutez seulement point le nez, monsieur.

CORNEILLE.

Pourquoi ?

CATHOS.

Parce qu'ils vous verraient : il ne faut jamais se montrer à ces chiens de visages-là, voyez-vous ; moi je connais les finesses ; vous savez bien que je suis de Normandie, et, dans ce pays-là, on voit quasi autant d'huissiers que de pommes.

CORNEILLE.

Écoute, Cathos.

CATHOS.

Oui, monsieur.

CORNEILLE.

Ne perds pas de temps ; descends vite, et empêche-les de monter.

MADAME CORNEILLE.

Y pensez-vous ? résister à la Justice !

CATHOS.

Oh ! laissez-moi faire : je vais seulement crier à Madelon qu'elle leur ferme la porte et qu'elle ne réponde point. Pour moi, voyez-vous, je suis têtue comme une Bretonne, et, s'ils entrent de force, il faudra qu'ils m'assomment.

MADAME CORNEILLE.

Cathos, je te prie...

CATHOS, criant.

Madelon! ne laissez entrer personne... Plaît-il?... c'est cela... Eh bien! en voilà un qui monte.

MADAME CORNEILLE.

Grand Dieu!... Cachons-nous dans ce cabinet.

CORNEILLE.

Faites donc des tragédies!

CATHOS.

Vite, vite donc, monsieur... vous entendrez comme je vais le remoucher.

MADAME CORNEILLE.

Entrons plutôt dans la chambre voisine; nous serons plus éloignés.

CORNEILLE.

Être réduit à me cacher.... après trente-cinq ans de travaux!

CATHOS.

Vous irez en prison si vous ne sortez au plus vite.

(Corneille et sa femme entrent dans le cabinet.)

CATHOS.

Ah, mon doux Jésus! quelle figure sinistre!

SCÈNE VII.

CATHOS, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Quels diables de gens sont-ce là ? On a plus de peine à entrer ici qu'à l'hôtel de Bourgogne, un jour de première représentation... Voici donc la demeure du plus grand poëte de la France ! Quelle simplicité ! deux tables, quelques bustes, une bibliothèque...

CATHOS, à part.

Il fait l'inventaire de nos meubles !

FLORIDOR.

Ah.... dites-moi, la bonne, ne peut-on voir M. Corneille ?

CATHOS.

Il est sorti, monsieur.

FLORIDOR.

Lequel est sorti ?

CATHOS.

Eh bien... M. Pierre.

FLORIDOR.

Et son frère ?

CATHOS.

Oh... il est itou sorti.

FLORIDOR.

Cela est étonnant, car l'aîné surtout a l'habitude de travailler toute la journée. Savez-vous s'il doit tarder à rentrer ?

CATHOS.

Il ne rentrera point du tout.

FLORIDOR.

Monsieur Pierre, n'est-ce pas?

CATHOS.

Oui, monsieur.

FLORIDOR.

Eh bien! et son frère.

CATHOS.

Oh, son frère.... il ne rentrera point non plus.

FLORIDOR.

Voilà qui m'étonne davantage, M. Thomas m'a pourtant bien assuré que je le trouverais en ce moment.

CATHOS.

Monsieur Thomas!

FLORIDOR.

Oui.

CATHOS.

C'est M. Thomas qui vous a dit de venir ici?

FLORIDOR.

Oui... que de questions!

CATHOS.

Oh, par exemple, celui-là est fort..... Je ne suis pas si simple; je suis Normande, voyez-vous?

FLORIDOR.

J'en suis ravi; mais je commence à croire aussi que vous êtes folle.

CATHOS.

Pas tant; je le serais sûrement si je me laissais prendre à tous vos interrogats; mais... Tarare...

FLORIDOR.

Ah ça, mais je veux être un maraud si j'entends rien aux discours de cette fille-là... Pour qui me prenez-vous donc?

CATHOS.

Ma fin', je vous prends pour ce que vous êtes.

FLORIDOR.

Ma bonne amie, si vous n'apparteniez à MM. Corneille, je finirais par me fâcher.

CATHOS.

Oh! vous fâcher!... j'savons ben que tout' vos colères à vous autres c'est d'la pur' simagrée..... c'est de la comédie.

FLORIDOR.

Je ne sais plus que penser. M. Corneille vous a-t-il défendu de nous laisser entrer?

CATHOS.

Belle question!... vous croyez peut-être qu'il va vous attendre.

FLORIDOR, à part.

Notre projet serait-il connu de lui, et son amour-propre offensé.... (à Cathos); répondez-moi positivement. M. Corneille vous a-t-il donné l'ordre de refuser sa porte aux comédiens du roi?

CATHOS.

Qu'est-ce qui parle des comédiens du roi?

FLORIDOR.

Mais c'est moi qui suis député par eux... Depuis que vous me faites donner à tous les diables avec vos réponses, mes camarades attendent dans la cour...

CATHOS.

Vrai ?

FLORIDOR.

Sans doute ; allez dire à M. Corneille ou à son frère, que M. Floridor demande à lui parler.

CATHOS.

Comment dites-vous cela ?

FLORIDOR.

Quelle patience !... monsieur Floridor.

CATHOS.

C'est vous qui s'appelle comme ça.

FLORIDOR, impatienté.

Oui, mademoiselle, pour vous servir.

CATHOS.

Oh !.... on voit ben que c'est un nom inventé.... Vous croyez donc que j'donne là-dedans ; je n'sommes pas si bête dans mon pays ; on ne m'attrape pas comme ça. Oh.... oh... les comédiens.... ce n'est pas adroit.... tenez.... Et qu'est-ce que c'est donc que ce rouleau de papier que vous tenez-là?

FLORIDOR.

Allons, il faut lui rendre compte de tout... Mademoiselle, c'est mon rôle.

CATHOS.

Vot'rôle ? ah ! vous m'élugez !

FLORIDOR.

Regardez plutôt...

CATHOS, regardant.

Quel grimoire ! J'savons pas lire, mais c'est tout d'même, ces grandes lignes qui n'vont pas jusqu'au bout, on voit ben que c'est un exploit d'huissier.

FLORIDOR.

Comment, M. Corneille aurait peur des huissiers !

CATHOS, ironiquement.

Il a tort, n'est-ce pas ? C'est une si bonne graine !

FLORIDOR.

Oh ! qu'il soit tranquille, ils ne mettront jamais le pied ici.

CATHOS.

C'est ben à quoi j'tâcherons...

FLORIDOR.

Laissez-moi faire, je vais entrer.....

CATHOS.

Oh, pour ça non, monsieur ; j'n'suis qu'une fille, voyez-vous, mais j'serais capable de vous dévisager.....

FLORIDOR, reculant.

Comment !.... de me dévisager.....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS, en entrant.

Ah, voici Floridor.... Eh bien, qu'est-ce donc ?

CATHOS.

Ah, monsieur, c'est le malin esprit qui vous a fait sortir de votre chambre.

FLORIDOR.

Voilà près d'un quart-d'heure que votre servante me retient à cette porte.

THOMAS.

Cathos, on t'a déjà dit de bien recevoir toutes les personnes qui se présentent. (à Floridor.) Votre monde est-il en-bas ?

FLORIDOR.

Sans doute, il y a déjà long-temps.

THOMAS.

Descendons, monsieur, je vous suis.... Ce bon Pierre.... Il ne s'y attend pas... (à Cathos.) ne dis rien à mon frère. (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

CATHOS, seule.

Ah! mon Dieu, ils vont le conduire tout droit au Châtelet; ce brave M. Thomas!... se livrer comme ça pour

son frère sans lui en souffler mot ; oh, je le reconnais bien là... et l'autre en aurait fait tout autant au moins ; ils sont si unis !... Mais M. Pierre me gronderait s'il apprenait que je lui ai caché cela.... Il faut absolument que je lui dise... Monsieur... Madame...

SCÈNE X.

CATHOS, CORNEILLE, Mme CORNEILLE.

MADAME CORNEILLE, par la porte.

Sont-ils partis?

CATHOS.

Oui, oui, madame ; mais si vous saviez ce qui est arrivé....

MADAME CORNEILLE.

Qu'est-ce donc ?

CATHOS.

Ils ont emmené M. Thomas.

CORNEILLE.

Mon frère !

CATHOS.

Hélas ! oui, monsieur, il s'en est allé aussi tranquillement que vous quand vous vous rendez à vos académies.

CORNEILLE.

Thomas ! mon bon frère ! aller en prison pour nos dettes !.... C'est ce que je ne souffrirai jamais. Il est mon cadet, morbleu ! et le droit de souffrir pour la famille est le premier que je revendiquerai contre lui.

MADAME CORNEILLE.

Ah! mon ami, si le roi le savait....

CORNEILLE.

Ma femme, il faut du courage dans cette vie; je n'irai pas importuner la cour de mes suppliques, après avoir parcouru ma carrière sans rien demander à personne. Un jour viendra que le voile qui me cache aux yeux de notre monarque sera enfin soulevé; alors on me rendra justice. En attendant, toujours soumis aux lois, je cours prendre la place de mon frère, qui tiendra la mienne près de vous, près de nos enfans. Soyez digne de moi, et rappelez-vous toujours que sous le poids du malheur, dans le fond d'un cachot, je n'en serai pas moins Pierre Corneille. Adieu.

CATHOS, revenant de la porte.

Les voilà qui remontent: ah! les chiens, ils ne sont pas contens d'un seul, ils veulent vous avoir tous les deux.

MADAME CORNEILLE.

C'en est fait, il n'y a plus d'espoir.

CORNEILLE.

Je les attends; mais ils enlèveront avec moi ces ouvrages dont la France avait paru si fière. (Il va à son bureau et prend plusieurs manuscrits.) Le voilà, ce Cid qui a commencé ma gloire; Cinna, Horace, Rodogune, vous ne me quitterez pas! Qu'ils viennent maintenant, et qu'ils flétrissent d'indignes fers la main qui a tracé ces tragédies que mes contemporains ont décorées du nom de chefs-d'œuvre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THOMAS, FLORIDOR ET TOUS LES COMÉDIENS.

CATHOS.

Ah! bon Dieu, des dames.... M. Thomas, tout joyeux.

MADAME CORNEILLE.

C'est la troupe du roi..... Quelle aventure!

CORNEILLE.

Les comédiens ici!

FLORIDOR.

Oui, monsieur, c'est l'auteur de tous ces chefs-d'œuvre que nous venons chercher aujourd'hui. La reconnaissance nous ramène dans vos bras, dont une funeste erreur nous avait trop long-temps éloignés : nous avons espéré que le jour anniversaire de votre naissance nous offrirait une occasion de réparer nos torts et de sceller avec vous l'oubli du passé. Ne résistez pas à nos vœux; venez, après tant de travaux, rendre à la scène française l'éclat dont vous l'avez embellie jusqu'à ce jour, et que de nouvelles acclamations répètent encore dans son enceinte le nom illustre du père de la tragédie.

CORNEILLE.

Messieurs, je suis bien sensible.... Je ne sais où j'en suis..

THOMAS.

Allons, mon frère, ne résistez pas aux vœux de toute la France.

FLORIDOR.

Les comédiens du roi ont lu les trois premiers actes du nouvel ouvrage échappé à votre génie, et pénétrés d'admiration pour les beautés sans nombre que vous y avez semées, nous les avons appris tout de suite.

CORNEILLE.

Comment!.... je ne sais....

FLORIDOR.

C'est aux soins bienveillans de M. le surintendant Fouquet, et à l'heureuse prévoyance de M. votre frère, que nous devons le bonheur de connaître Sertorius.

THOMAS, embrassant Corneille.

Mon bon frère!

CORNEILLE.

Thomas, tu m'as joué........ mais je t'en remercie de bon cœur.

THOMAS.

Voilà le plus beau jour de ma vie!... eh bien, et votre rime à consuls?....

CORNEILLE.

Je sais bien que tu m'avais deviné; ce n'est pas un poëte qui croit à la sincère conversion d'un auteur; mais que veux-tu, il paraît que décidément j'étais né pour ce vilain métier-là... qu'en dites-vous, ma femme?

MADAME CORNEILLE.

Oui, mon ami, et la postérité répétera ma réponse.

CORNEILLE.

Vous ne m'en voulez pas?

MADAME CORNEILLE.

Oh ! je suis trop heureuse.

THOMAS.

Si vous aviez entendu les louanges de toute la cour ! Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? disait M. de Turenne..... Oh ! mon frère, que j'étais fier de vous.....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, D'ORGEVILLE.

D'ORGEVILLE.

Ah bon Dieu! que de monde! Vendrait-on déjà leur mobilier...... mes amis, je vous ai trouvé cent écus.....

CORNEILLE.

Grand merci, mon cousin; voici ces Messieurs qui me tireront d'affaire.

D'ORGEVILLE.

Ah! ah!

CATHOS.

Ne reconnaissez-vous point la troupe du roi, qui vient célébrer l'anniversaire de la naissance de vot' cousin.

D'ORGEVILLE.

Diable!..... oui, messieurs, j'ai l'honneur d'être son cousin; (à Pierre.) monsieur, je vois qu'un homme tel que vous a toujours des ressources; pardonnez-moi mon ignorance; je me croyais très-honoré à Rouen de mon titre d'échevin; le seul que je prendrai maintenant est celui de cousin du grand Corneille.

VAUDEVILLE.

Air : *Du Vaudeville des Mémoires d'un colonel.*

CATHOS.

J'n'entends pas grand'chose aux beaux vers ;
Mais par ma fin' tout'bêt' que j'sommes,
J'devin' sans y voir de travers,
Qu'mes deux maîtres sont de grands hommes ;
Huissiers, recors et gens de loi
De n'pas y v'nir je vous conseille ;
Car j'f'rais d'la tragédie.... et j'croi
Qu'on en fait d'bonne chez Corneille.

THOMAS.

Si je suis selon Despréaux,
Un vrai cadet de Normandie ;
Si je ne puis dans mes travaux
De Pierre égaler le génie,
Je crois du moins, à l'avenir,
Que d'une amitié sans pareille
Pour signaler le souvenir,
On nommera les deux Corneille.

FLORIDOR.

France ! en ton sein de toutes parts
S'élève un avenir de gloire :
Déjà croît la palme des arts
Près du laurier de la victoire ;
Sur de nobles succès fondé
L'espoir dans les cœurs se réveille
Lorsque l'on voit le grand Condé
Pleurer aux vers du grand Corneille.

MADAME CORNEILLE *au public.*

Messieurs, celui qui célébra
Auguste et sa noble clémence,

L'auteur illustre de Cinna
Doit vous inspirer l'indulgence :
Par des bravos rassurez-nous
Contre la critique qui veille,
Et daignez détourner ses coups
En faveur du nom de Corneille.

[Tous les Artistes du second Théâtre français ont paru à la fin de l'A-Propos, et ont contribué, par leur présence, à donner plus d'éclat à cet hommage rendu à la mémoire de P. Corneille.]

FIN.

